

L'AGE DE LA DERAISON

Récits à l'entrée
dans le troisième âge

Diane DIANER

«

© 2019 Diane Duaner

ISBN : 9781079070361

ÉPIGRAPHE

*« Les cœurs des femmes sont comme ces petits meubles à secrets,
pleins de tiroirs emboîtés les uns dans les autres. »*

*« Le cœur de l'homme n'est-il pas une énorme solitude où nul ne
pénètre ? Les passions qui y viennent sont comme les voyageurs dans
le désert du Sahara, elles y meurent étouffées et leurs cris ne sont point
entendus au-delà ».*

Gustave FLAUBERT (1821)

*« La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît
misérable ».*

Blaise PASCAL (Pensées - 1660).

PROLOGUE

VERTUS, 30 NOVEMBRE 2014

Au crépuscule de cette vilaine journée de Novembre, il fallait être bien courageux pour sortir le bout de son nez dehors, affronter les bourrasques de vent rageur qui soulevaient les tas de feuilles mortes, les éparpillant aux quatre coins de la ville, balayant irrespectueusement les tombes refleuries pour la Toussaint. De surcroît, une pluie détestable s'était mise à cingler le visage des passants !

Période de tourmente que ce mois de novembre, où les souvenirs, comme mêlés aux âmes des morts, se libèrent dans une danse effrénée.

Rares étaient ceux qui, sans y être obligés, ont bravé ces éléments déchaînés pour quitter la quiétude de leur logis douillet. Quelques ombres cependant, armées de parapluie, pressent le pas le long d'une rue centrale de la petite ville et s'engouffrent dans le bâtiment neuf jouxtant la mairie. Là se trouve depuis peu un centre culturel proposant quelques activités tranquilles, dont la dernière en date est un club de scrabble.

Six femmes pénètrent dans la salle, en pestant plus ou moins fort contre le temps de chien de cette triste saison, puis s'apaisant en prenant place autour de la table où la partie va commencer, elles se regardent furtivement, étonnées,

elles qui croyaient connaître tout le monde dans cette bourgade où elles vivent depuis des années, de découvrir des têtes inconnues, pourtant de leur génération. Les deux plus bavardes regrettent tout haut que leurs principales amies, rebutées par ce vilain temps, ne soient pas venues.

Un seul homme les a rejointes. Un sexagénaire à belle moustache gris perle qui vient d'arriver en vélo. Trempé, il s'est assis discrètement à l'arrière, à proximité du radiateur, semblant se demander s'il va prendre part au jeu. Personne ne le connaît. Pour le moment, il écoute seulement leurs bavardages.

- Quel déchainement, ce soir ! s'écrie la première arrivée. On ne mettrait même pas un malheureux canard dehors ! Pas étonnant qu'on soit si peu nombreux pour inaugurer la nouvelle activité. A moins qu'il nous arrive encore quelque retardataire. En attendant, on pourrait se présenter. En quelques mots s'entend. Pour ma part, j'avoue que je ne connais aucune d'entre vous.

L'homme ne quittant pas sa chaise à l'écart contre le radiateur où il met à sécher son manteau noir, leur tournant le dos sans rien dire, elles ne s'en préoccupent plus et se rassemblent toutes les six autour d'une table.

RÉGINE

OU LE REGRET

Je m'appelle Régine, dit, d'une voix très assurée, une élégante dame brune.

Oh, ce n'est pas par hasard que je porte ce prénom. D'ailleurs, le prénom n'est jamais un hasard. Que de rêves, de souhaits, de désirs profonds le prénom choisi cristallise !

Il y a des parents qui ont mis tant d'efforts, tant d'eux-mêmes pour aboutir au prénom final que c'est quasiment un accouchement complémentaire. Si le bébé en naissant en avait conscience, cela pèserait lourd sur sa petite tête. D'emblée, il risque de ne pas se sentir à la hauteur de tout ce que son prénom est censé signifier et de refermer les yeux pour tenter de repartir d'où il vient.

J'en sais quelque chose. Mon prénom a failli me faire passer à côté de moi-même.

Vous savez sans doute que Régine, étymologiquement, c'est la reine.

C'est mon père qui avait choisi ce prénom ; rien d'étonnant puisque pour lui j'étais bien une souveraine. Et d'aussi loin qu'il m'en souvienne, il m'a traitée comme telle durant toute mon enfance, provoquant, je crois, une vague jalousie chez ma mère qui se sentait un peu délaissée depuis

le jour de ma naissance. Cependant, elle avait su faire contre mauvaise fortune bon cœur car je n'ai assurément pas eu à me plaindre de quoi que ce soit de sa part. Tous deux m'entouraient de leur indéfectible tendresse et de tout ce que je pouvais souhaiter. Non pas qu'ils fussent particulièrement fortunés, c'étaient de banals fonctionnaires de province, tous deux postiers, mon père chef de bureau tout de même, mais tout ce qu'ils possédaient semblait être mis tout naturellement à mon service du fait que j'étais leur seul enfant.

Il fallait peu de chose, à cette époque, pour paraître plus aisés que la moyenne du peuple qui vivait encore dans la grisaille. Rappelez-vous, cette drôle de période d'après-guerre, ces années cinquante, où l'austérité, si ce n'est la pauvreté, marquait encore durablement la France du quotidien. Je revois nos pauvres petites villes avec leurs baraquements noirâtres où les gens se logeaient comme ils pouvaient. Les bébés naissaient cependant à profusion. Les gens du peuple, qui rarement possédaient une voiture, circulaient en vélo, tirant des carrioles desquelles apparaissaient les frimousses des bambins. Les enfants du baby-boom, nés dans l'espérance d'une nouvelle ère de paix et de prospérité...

Mon père, lui, s'était débrouillé pour que, dès le début des années cinquante, sa petite reine roulât, sinon en carrosse, du moins dans une élégante Traction Citroën noire flambant neuf ...

Confortée par cette sorte de culte dont je faisais l'objet à la maison, j'étais devenue tellement sûre de moi qu'instinctivement, à l'école, tous les autres enfants semblaient eux aussi me porter une considération particulière. En un mot, j'avais du charisme et je ne me privais pas pour en user et en abuser.

Qu'il était aisé, alors, de faire impression !

À l'adolescence, mon aplomb s'accrut encore. Je m'étais habituée à ce que rien ne me résistât et les garçons qui me plaisaient, je ne supportais pas longtemps qu'ils s'intéressent à d'autres filles que moi-même. Pas mal de ma personne et surtout bien arrangée, j'étais assez courtisée et mon orgueil me faisait croire que j'étais la seule à l'être.

Vers dix-huit ans, je fis connaissance avec un jeune homme qui m'avait suivie au cinéma de quartier que je fréquentais assidûment et en peu de temps me proposa le mariage.

Ce jeune homme, qui se prénommaît Jean-Louis, se trouvait être le fils d'un notable de la ville, un pharmacien bien connu, ce qui impressionna favorablement mes parents.

Quant à moi, si persuadée d'être une princesse, rien ne me semblait trop haut. Eût-il été le Président de la République en personne que j'aurais trouvé tout à fait normal qu'il veuille m'épouser.

Étant totalement inconsciente du poids des origines sociales autant que des barrières intellectuelles, je vivais avec le plus grand naturel sur mon nuage où tout était possible. Si j'entendais vaguement parler de luttes de classes, c'était pour moi comme un roman inventé de toutes pièces. Tous ces mots abstraits, selon moi, avaient l'existence et l'importance qu'on voulait bien leur donner et moi, l'insouciant et unique Régine, je ne leur en conférais aucune.

D'ailleurs, comme pour me donner raison sur ce point, la famille de Jean-Louis n'avait pas fait la moindre objection à cette union qui, j'en suis consciente aujourd'hui, pouvait avoir, aux yeux de certains, des airs de mésalliance.

Paradoxalement, j'aurais peut-être été moins bien accueillie dans une famille d'ouvriers ou de petits employés,

que j'aurais pu rebuter, considérant le style hautement maniéré qu'ils auraient vu en moi.

Quoi qu'il en soit, tout se passa comme sur des roulettes. Certes, j'arrêtai ma scolarité en me mariant, ce qui contraria un peu mes parents, qui, dans leur folie des grandeurs, avaient envisagé de m'envoyer faire de brillantes études rien moins qu'à Paris, dans la mythique Sorbonne qui faisait rêver mon père depuis toujours.

Mais je n'écoutai pas leurs remarques, pour rien au monde, je n'aurais risqué de perdre ce mari idéal en allant faire je ne sais quelles études à Paris. Je voyais bien que de nombreuses filles tournaient autour de lui. Il avait quelques années de plus que moi, venait de terminer des études de droit et s'installait à son compte en qualité de juriste. Mes parents se résignèrent bien vite ; certes ma mère soupirait un peu de devoir renoncer à annoncer triomphalement à ses amies que sa fille étudiait à la Sorbonne, alors que chez les filles de ma génération, les études supérieures, et même le baccalauréat, étaient encore aussi rares et inaccessibles qu'une robe de chez Dior. Mais, en contrepartie, ce mariage était plus qu'honorable, et ma mère, en l'annonçant à son entourage, avait dû faire briller d'envie les yeux de ces gens simples pour lesquels la sphère des notables, inatteignable, s'identifiait à un monde de demi-dieux.

Année soixante-cinq.

La noce eut lieu durant cette année-là où la société de consommation se mit à transformer magiquement l'univers de la plupart des Français jusqu'à notre petite ville. Ce va-cillement exquis des habitudes faisait tourner un peu les têtes. C'était comme si brusquement le jardin des Hespé-

rides avec ses célèbres pommes d'or, allait ouvrir ses portes pour chaque Français...

Jean-Louis m'apparaissait très épris de ma personne. Nous nous sommes installés, avec l'aide de mes parents et surtout des siens, dans un appartement de prestige tout nouvellement construit à la lisière du parc de la ville, qui faisait ma grande fierté. Je consacrais tout mon temps à y recevoir tout ce que notre bourgade pouvait compter de gens en vue que Jean-Louis se plaisait à fréquenter. C'était primordial de soigner ses relations professionnelles.

Pour mon propre plaisir, j'invitais aussi, bien que plus rarement, quelques-unes de mes anciennes camarades de classe, rien que pour voir les lueurs d'admiration et d'envie s'allumer dans leur regard en découvrant mon intérieur si délicieusement bourgeois.

Dans mon nouveau milieu, s'il y en avait une qui suscitait mon admiration en permanence, c'était Elisa, une vraie bourgeoise distinguée, qui comptait quelques années de plus que moi. Mariée à un médecin particulièrement vénéré de la ville, elle remplissait sa fonction d'épouse d'homme en vue avec grand talent. Je la contemplais durant toutes nos rencontres et je n'avais qu'une idée, celle de l'imiter jusqu'à pouvoir l'égaliser. Elle excellait dans l'art de faire prendre pour pure spontanéité une attitude étudiée au plus haut point, calculée, artificielle. En représentation devant chacun, y compris sans doute devant elle-même, elle savait éblouir aussi bien celles et ceux de sa sphère que les petites gens qu'elle faisait mine de traiter avec une bienveillance supérieure, ce qui, à mes yeux, la grandissait encore.

Elle ne perdait jamais de vue que c'est Paris qui éblouit et rayonne sur la France – et sans doute bien au-delà. Aussi, qu'il était indispensable, pour tenir son rang, de se tenir

quotidiennement et sans relâche, au courant des modes, des tendances du Paris vestimentaire, intellectuel, artistique et politique. Elle était une pionnière en matière de régime draconien, ayant compris, disait-elle, que ce qui distinguait les Provinciales des Parisiennes, c'est qu'elles étaient trop grosses. Et comme les Parisiens, elle eut vite fait de confondre minceur avec maigreur et même squelettisation.

Mais rien à redire, Elisa restait mon paradigme et ma référence absolue... J'allais jusqu'à imiter ses airs fausement évaporés qui lui valaient l'idolâtrie de son entourage.

Je ne tardai pas à lui ressembler, mon snobisme rivalisait avec le sien, et cela avait l'air de convenir à mon mari qui appréciait mon aisance en milieu raffiné.

Dans ce monde bourgeois provincial, j'avais vite intégré les codes pour briller au sein de cette société où nous nous faisions une place respectable. Cette ostentation, qui peut paraître aujourd'hui ridiculement naïve, passait fort bien à cette époque charnière où on commençait à découvrir avec volupté l'art du paraître.

Nos distingués invités parlaient-ils de leur week-end à Deauv' que je renchérisse habilement sur les nôtres à Saint-Trop'. Racontaient-ils leurs vacances sur la Costa Brava, j'évoquais notre dernière croisière aux îles grecques. Nous roulions en DS, symbole du luxe à la française.

Comme Elisa, je ne tardai pas à mettre au monde trois enfants que nous gâtions et qui faisaient la fierté de toute la famille. Mes parents les adorant, je les leur laissais souvent pour courir les magasins, les achats frénétiques étant ma passion frivole depuis l'enfance. Et je mettais un point d'honneur à être, comme Elisa, toujours à l'avant-garde de la mode.

Tout aurait été parfait si mon mari ne passait pas tant de temps à son travail, rentrant fort tard de son cabinet, préparant ses dossiers même le week-end. Je lui en faisais maints reproches qui l'agaçaient de plus en plus. Il finit par m'encourager à partir en week-end et en vacances seule avec les enfants et nous passions sans lui de longues périodes sur les plages de l'Atlantique ou de la Méditerranée.

J'emmenais parfois avec moi une ancienne camarade de classe, Colette, l'antithèse d'Elisa, une modeste fille restée célibataire, qui ne refusait jamais de m'accompagner. Elle semblait ravie que je l'invite au restaurant au cours de nos déplacements et tout aussi ravie quand je lui faisais don de mes manteaux ou pulls déjà portés dont je m'empressais de me débarrasser pour en acheter des nouveaux à chaque saison.

Colette, en outre, était un peu mon faire-valoir. Pourtant, elle n'aurait pas été trop mal physiquement, me disais-je en la contemplant, si elle n'était aussi insipide, si atrocement provinciale. Elle avait de beaux cheveux et refusait de les couper, bien que, comme je lui faisais toujours remarquer, c'était très démodé. Elle s'en faisait une longue natte, rarement elle les laissait libres, retenus par un bandeau. Pour ma part, je me faisais une coupe au carré, très à la mode, après avoir tour à tour arboré les coiffures de Jean Seberg, Sheila, Sylvie, France Gall et toutes les idoles yé-yé de la télé. Mai 68 et le féminisme étaient passés par là, je ne portais plus que des pantalons. Colette n'affectionnait que les jupes, ce que je trouvais complètement dépassé. Bref, je la trouvais transparente et ne la fréquentais que parce que, souvent disponible, elle me tenait compagnie dans la discrétion. A sa sortie du collège, elle avait sitôt commencé à travailler comme aide-comptable dans un magasin. Mais son

employeur ayant fait faillite, elle s'était retrouvée brusquement sans emploi. Je n'hésitai pas à demander à mon mari de l'embaucher, ce dernier ayant agrandi son cabinet et je me méfiais des éventuelles pin-up qui auraient pu, sait-on jamais, lui tourner la tête.

Par ailleurs, je ne doutais pas que Colette travaillait comme une fourmi. Mon mari, très content de ses services, me le confirmait. Elle était si efficace, disait-il, qu'elle faisait à elle seule quasiment le travail de deux employées.

Le week-end, comme les absences de mon mari s'accroissaient, j'emmenais souvent Colette avec moi, et nous partions avec mes trois fils qui avaient l'air de beaucoup l'aimer.

Cet été-là, c'était au début des années quatre-vingt, nous sommes parties passer une semaine à Biarritz.

Ah ! Biarritz, le soleil et la mer de l'aube à la nuit. Cette douce chaleur ambiante qui enflammait subrepticement mes sens... Je m'en souviens comme si c'était hier.

Sur la plage, nous avons eu recours aux services d'un maître-nageur afin d'apprendre à nager à mon dernier garçon.

Nous dûmes lui avouer, à notre grande honte, que ni Colette ni moi, nous ne savions nager. Le maître-nageur n'en parut pas étonné. Il répondit que c'était en réalité très courant chez les adultes. En tout cas chez ceux et celles de notre génération, ajouta-t-il, ce qui me vexa quelque peu. Nous avions, Colette et moi, atteint la quarantaine mais pour ce qui me concerne, j'étais persuadée de ne pas paraître mon âge. Lui était âgé d'à peine trente ans. Il s'appelait Jimmy ou se faisait appeler ainsi car c'était la mode d'avoir un petit air américain.

- Qu'à cela ne tienne, dit-il, pourquoi ne profiteriez-vous pas vous aussi de mes cours, mesdames ?

Nous avons accepté. Je me souviens d'un détail qui fit rire Jimmy. Colette n'avait même pas emporté un maillot de bain pour aller à la mer. Très pudique, elle avait l'habitude de rester sur les plages dans une de ses robes bain-de-soleil qu'elle confectionnait elle-même. Je lui fis don d'un de mes maillots, le moins bien. Nous avions à peu près la même corpulence. Quant à moi, j'étrennais un bikini dernier cri du genre tahitien qui, je n'en doutais pas, n'allait pas manquer de faire tourner la tête du séduisant maître-nageur.

Au bout de deux jours, je m'étais gravement entichée de son physique athlétique.

Aussi quelle ne fut pas ma surprise lorsque Colette me confia d'un air ravi que Jimmy lui faisait une cour effrénée. La pauvre fille se fait beaucoup d'illusions, me dis-je, amusée.

Je les surveillais néanmoins. Force m'était de constater que Jimmy la draguait avec insistance et cela me vexa au plus haut point. Je résolus, par un de ces caprices de reine qui m'étaient coutumiers, de m'approprier ce garçon. Il me fit comprendre que si je voulais qu'il me donne la préférence, il me fallait évidemment lui accorder toutes les faveurs qu'il attendait.

C'était la première fois que je trompais charnellement mon mari. Malgré ma frivolité, j'étais restée très attachée à la fidélité et les flirts que j'avais pu amorcer ça et là n'allaient jamais bien loin. Je me dégonflais toujours au moment de sauter vraiment le pas. Je savais que mon comportement n'était guère à la mode, Mai 68, la sexualité débridée des années soixante-dix ayant explosé dans tous les médias, les mentalités à Paris et, dans la foulée, dans le reste du pays, avaient bien changé. Mais pas la mienne, je restais provinciale au fond, accrochée instinctivement à certaines

valeurs bien ancrées en moi...Que celui ou celle qui n'a jamais pêché me jette la première pierre ! La vertu n'est pas éternelle, j'ai sauté le pas cette fois-là.

À la fin de la semaine, nous avons quitté Biarritz pour revenir chez nous. Colette ne disait rien. Elle avait assisté à mon aventure avec Jimmy sans un mot de commentaire, silencieuse et secrète selon son habitude.

Je me suis empressée d'oublier le maître-nageur aussitôt rentrée chez moi. Cette aventure me mettait plutôt mal à l'aise, en inadéquation avec moi-même. Quant au plaisir que j'en avais tiré, il avait été bien mince. Quelques minutes fugitives, insignifiantes qui eurent l'avantage de me dissuader de continuer sur la voie de l'adultère, cela n'en valant vraiment pas la peine. Voilà, je l'avoue, la seule raison de ma vertu.

Les années passèrent.

Colette, quelques mois après l'avatar du maître-nageur, avait déménagé à Reims où elle avait obtenu un poste d'assistante commerciale dans une maison de champagne. Une vieille copine du collège l'avait rencontrée par hasard un jour dans la rue et l'avait à peine reconnue, tant elle paraissait soudainement épanouie. Je n'eus bientôt plus aucune nouvelle d'elle et je n'essayai pas de reprendre contact. Elle faisait partie d'une autre vie.

Et je trouvais ma vie fort agréable. Sorties au restaurant, spectacles et voyages, tea-time chez l'une ou chez l'autre. J'appréciais de ne pas être obligée de travailler, même si l'activité professionnelle était devenue fort à la mode. Cependant, pour ne pas paraître en reste sur les femmes dites actives, Elisa et moi avions eu l'idée d'ouvrir une petite galerie d'Art où quelques peintres du coin nous

demandaient d'exposer leurs œuvres. Cela ne nous rapportait pas de profit financier mais un certain prestige supplémentaire.

À Noël, nous allions skier à Courchevel, souvent en compagnie d'Elisa et sa famille.

Au fil des années, certes, nos enfants ne venaient plus avec nous dans nos chalets si grands. Mes fils étaient tous en Angleterre. Leur froideur ne m'étonnait pas. Ils n'avaient jamais manifesté beaucoup de tendresse ni envers mon mari ni moi-même. Sauf peut-être le benjamin, Pierre-André. Bien que ses coups de téléphone fussent rares, les quelques lettres que je recevais de lui n'étaient pas dénuées de tendresse.

Mon mari les avait encouragés à poursuivre quelques années d'études à Londres ou à Cambridge, ça faisait plus « classe ».

Et moi, j'allais bientôt atteindre mes soixante ans. Soixante ans ! Un cap, un maelström, un passage terrible, me disaient mes amies qui avaient déjà basculé dans le troisième âge. A force d'être jeune, encore jeune, toujours jeune, un jour vous vous réveillez vieille, vous avez passé l'âge fatidique. Vous les avez maintenant, vos soixante ans...

Savoir qu'on n'est plus toute jeune, d'accord, on s'en aperçoit déjà un peu avant, quand on ne se fait plus draguer dans la rue, quand quelqu'un dans le bus se lève pour – l'odieux personnage – vous permettre de vous asseoir, quand la caissière au théâtre vous demande si vous avez droit à un billet réduit catégorie Senior. Cela, vous pouvez choisir de l'ignorer.

Mais le jour de vos soixante ans, c'est une autre dimension qui s'affiche. Ce sont les chiffres qui parlent. Officiellement. Implacablement.

Et puis finalement, je me remis bien vite de cette contrariété. Le lendemain de mon anniversaire, après tout, je pouvais constater que j'étais exactement la même, physiquement comme moralement et il me suffisait de n'y point penser et surtout de n'en jamais parler. Quel besoin ont donc les gens de toujours parler d'âge, on croirait une obsession. Il fallait juste veiller à ne pas paraître ringarde. Ah ! la ringardise, ce mot redoutable, on ferait tout pour ne pas le recevoir en pleine figure.

Pour le reste, je me sentais en bonne santé, ma vie avait été facile, grâce au Ciel, et j'étais prête à additionner encore bien des années sans les sentir peser sur mes épaules encore très présentables dans les robes décolletées que je portais en soirée et sur les plages.

Tout le monde n'avait pas eu la même chance que moi, pensai-je lorsque je reçus un jour, à mon grand étonnement, un faire-part de décès. Il concernait ma très ancienne et oubliée amie Colette. J'avais vaguement entendu dire l'année précédente qu'elle avait été atteinte d'un cancer mais je ne m'en étais pas occupée outre-mesure. Je ne posédais même plus son adresse.

C'était son frère qui m'envoyait le faire-part de décès. Pourquoi donc avait-il repensé à moi ? Il avait ajouté un mot qui m'intrigua. Il écrivait que Colette, peu de temps avant de mourir, lui avait parlé de moi, qu'elle lui avait donné la consigne de m'envoyer le moment venu un faire-part et qu'elle souhaitait beaucoup que j'assiste à ses futures funérailles.

Je me rendis à son enterrement qui eut lieu dans notre ville où elle avait ses racines familiales.

Les enterrements m'ont toujours mise très mal à l'aise, nous forçant à réfléchir à l'au-delà, à « la vanité de notre existence sur terre » comme le répétait le prêtre durant la cérémonie. Au cours de l'office, je me suis mise à penser plus profondément à cette amie que j'avais gommée de mon souvenir depuis bien longtemps.

Elle n'avait jamais voulu se marier, vivant seule à Reims. Avait-elle parfois pensé à moi, aux moments que nous avions passés ensemble... et à la plage de Biarritz qui avait plus ou moins clos notre amitié ? Avais-je tant compté dans sa vie pour se rappeler ainsi à mon bon souvenir au moment de sa mort ?

Après l'église, j'accompagnai le cortège vers le cimetière, en me tenant à une certaine distance de la famille. Je reconnus de loin son frère, qui avait l'air de chercher quelqu'un du regard. Il me reconnut et vint vers moi, ce qui augmenta encore mon étonnement.

- Accepteriez-vous de remplir les dernières volontés d'une morte qui a été votre amie de longue date ? me demanda-t-il.

- Oui... Enfin ça dépend, bafouillai-je de plus en plus interloquée. De quoi s'agit-il ?

- Ma sœur m'a chargé de vous dire ceci : elle souhaitait que vous veniez après sa mort dans son appartement. Il y a quelque chose vous concernant sur son petit bureau dans sa chambre. Elle l'a mise bien en évidence.

- Et qu'y a-t-il donc pour moi ? m'étonnai-je.

Il ne voulut pas me dire un mot de plus, me tendit la clef de l'appartement en me demandant de bien vouloir la lui rendre après avoir pris ce que Colette y avait posé à mon intention. Il habitait à Reims aussi, juste dans la rue voisine de l'appartement de sa sœur. S'il était absent, je n'aurai qu'à glisser la clef dans sa boîte aux lettres.

Tout cela était bien énigmatique. A quoi rimaient toutes ces cachotteries ? Je me rendis, fort intriguée, à Reims et, après quelques recherches dans un ensemble d'immeubles d'assez bon standing, je pénétrai dans l'appartement de la morte.

Tout autant que les cérémonies d'enterrement, je détestais me trouver dans le logis d'un mort. Il y règne une oppressante et déplaisante ambiance. Les souvenirs sont trop frais, c'est comme si l'âme de l'occupant était encore là, embusquée, invisible, épiant vos faits et gestes.

Et encore, les autres fois où je m'étais trouvée dans la maison d'un mort, j'étais entourée d'autres personnes. Là, j'étais entièrement seule et cela redoublait mon angoisse.

J'étais crispée, de la racine des cheveux jusqu'au bout des doigts. Ce silence figé, glacial, cette absence de vie, malgré tous les objets de la morte encore tous à leur place, inutiles désormais. Des pensées lugubres m'envahissaient. Que devenons-nous après le passage dans la mort ? Existe-t-il une autre forme de vie après ? Si oui, où est maintenant cette pauvre Colette ?

Après la petite salle de séjour plongée dans le silence, je passai dans la chambre et je fus prise de frissons.

Il y avait un lit défait que j'évitai de regarder tant il me donnait la chair de poule.

J'allais presque sortir en trombe de ce logis macabre, si je n'avais repensé au seul but de ma venue ici : Trouver sur le bureau quelque chose qui m'était destiné, selon les paroles de son frère.

Je vis sur le bureau une photo encadrée et je pensai aussitôt qu'elle avait voulu me léguer une de ces photos de classe où nous étions toujours ensemble.

Il y avait deux personnes sur la photo mais celle qui se tenait près de Colette, ce n'était pas moi comme je m'y attendais... C'était mon mari.

Ils se tenaient étroitement enlacés. Une photo d'amoureux, l'image ne laissait aucun doute sur leurs relations. Ils paraissaient plutôt jeunes, à peine la quarantaine. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Contre le cadre, il y avait une liasse de lettres. A peine avais-je jeté un regard sur la première lettre que je reconnus l'écriture de mon mari.

Les courtes lettres, au nombre de six, étaient empilées par ordre chronologique, ce qui permettait, en les parcourant, de faire apparaître un panorama très clair de tout ce qui s'était passé entre eux.

La première datait d'une vingtaine d'années. Mon mari, en quelque sorte, la remerciait d'avoir cédé à ses instances et d'être devenue sa maîtresse. Il ressentait depuis si longtemps ce sentiment dévorant à son égard.

Je sursautai en remarquant la date à laquelle cette première lettre avait été écrite. Septembre 1987. Ainsi, elle avait commencé à avoir des relations avec lui au retour de notre fameux séjour à Biarritz. Était-ce par pure vengeance ? pensai-je aussitôt.

Toutes les autres lettres étaient des déclarations d'amour enflammées, elles tournaient de plus en plus autour des détails physiques de leurs relations. Ces détails devenaient assez crus pour me soulever le cœur. Je les parcourus très vite. Elles ne parlaient pas de moi, sauf les deux dernières lettres. Il la suppliait de ne pas rompre leur relation à cause de soi-disant remords causés par une amitié entre elle et moi, qui n'existait, écrivait-il, que dans son imagination. Je n'étais qu'une égocentriste incapable d'une authentique amitié comme d'un véritable amour. Cela faisait longtemps, écrivait-il, qu'il n'y avait plus rien de charnel entre nous deux. Cette dernière allégation, par son caractère mensonger, me fit bondir.

Comment osait-il prétendre qu'il n'y avait plus aucune relation entre lui et moi ? Nos étreintes n'avaient jamais cessé jusqu'à maintenant.

Enfin, dans sa dernière lettre, il prenait acte de son refus obstiné de le revoir, il le regrettait amèrement mais il respectait sa décision.

Je restai quelques minutes assise pour me remettre de cette terrible émotion, puis je partis sans plus tarder en emportant la photo et les lettres. Six bouts de papier qui résumaient toute une histoire. Histoire d'amour peut-être, aventure sexuelle en tout cas... Récit d'une infidélité que je n'avais pas su voir.

En m'éloignant de l'immeuble, je décidai de déposer simplement la clef dans la boîte aux lettres du frère de Collette sans chercher à lui parler.

J'avais déjà rejoint ma voiture quand je fis demi-tour. Une question tournait obstinément dans ma tête et elle m'obséderait tout le reste de ma vie si son frère ne m'aidait pas à y répondre : Pourquoi Colette avait-elle voulu, au moment de mourir, me mettre au courant de cette relation ? Cette vengeance par-delà la mort m'assaillait de questions

Je pris mon courage à deux mains et sonnai chez son frère qui me reçut courtoisement. Son épouse et leurs enfants se retirèrent discrètement tandis qu'il m'invitait à m'asseoir dans le salon. Lui montrant la photo si explicite, je lui demandai s'il était au courant, ce qu'il me confirma par un signe de la tête.

- Je ne peux croire qu'Evelyne ait fait cela pour satisfaire un désir de basse vengeance, dis-je. Ça ne lui ressemble pas... Mais alors pourquoi ? A-t-elle voulu soulager sa conscience avant sa mort ?

- Ni l'un ni l'autre, me dit-il. Elle pensait souvent à vous, à mesure que les années fuyaient, et plus encore quand elle est tombée malade... Non, bien sûr que non, ce n'est pas pour vous faire souffrir qu'elle a voulu vous montrer les lettres et la photo.

- Mais alors pourquoi ?

- Croyez-le si vous le voulez, elle a souhaité vous rendre service.

- Me rendre service ! m'écriai-je avec colère et en me levant pour partir. Vous vous moquez de moi.

- Rasseyez-vous, je vous en prie. Je comprends que cette découverte vous ait bouleversée. Colette a souhaité simplement ouvrir vos yeux sur la personnalité de votre mari. Après vous en ferez ce que vous voudrez... Selon elle, il est toujours préférable de savoir.

Les motivations qui auraient été celles de Colette me laissaient dubitative. Vaut-il mieux connaître la vérité quand quelqu'un vous trompe ? Je n'en étais pas persuadée. Et si cette infidélité n'est qu'un accident de parcours, si tout est bien fini, pourquoi ne pas enfouir le passé, au lieu de tout remettre en question ? Là, je repensai bien sûr à l'aventure fugitive avec le maitre-nageur...

Il eut l'air embarrassé par mes objections. Finalement, il me dévoila d'autres incartades de mon mari qui étaient venues aux oreilles de Colette et dont j'ignorais tout. Elle avait travaillé deux années à ses côtés, elle avait pu constater comme il était prompt à courtoiser avec insistance les clientes de son cabinet qu'il trouvait à son goût.

Une phrase de la première lettre que je venais de découvrir, m'avait troublée. En même temps qu'il suppliait Colette de consentir à devenir sa maîtresse, il se justifiait sur ses incartades qu'elle n'ignorait pas.

« Ne me jette pas à la figure que je propose cela à toutes les femmes autour de moi. Les autres aventures de passage, c'était simplement le besoin sexuel inassouvi d'un homme mal marié. Toi, tu représentes bien plus, tu es mon amour et ma vie. »

À mon retour, mon mari était rentré, avec son air habituel. Il savait qu'aujourd'hui avait eu lieu l'enterrement de Colette mais il n'en paraissait pas affecté le moins du monde.

Je me mis, avec un calme dont je ne me croyais pas capable, à parler de ce que j'avais découvert. Mon époux était trop intelligent pour s'entêter à nier une évidence.

Il reconnut qu'il avait eu de nombreuses liaisons. Après tout, c'est la vie moderne. Qui n'en fait pas autant ?